

EPICURE

Lettre à Hérodote ou Lettre sur la Physique ou Lettre sur l'Univers

Epicure à Hérodote, salut.

A l'intention de ceux qui ne peuvent pas, Hérodote, étudier précisément et dans le détail mes écrits sur la nature, ni même examiner les plus importants des livres que j'ai composés, pour eux j'ai préparé un résumé de la doctrine complète, destiné à leur faire garder suffisamment en mémoire les opinions les plus générales, afin qu'en chaque occasion, sur les questions capitales, ils puissent se venir en aide à eux-mêmes, pour autant qu'ils s'appliquent à l'observation de la nature. Et même ceux qui ont suffisamment progressé dans la considération de l'ensemble doivent garder dans leur mémoire l'esquisse, présentée selon les principes élémentaires, de la doctrine complète ; en effet, nous avons fortement besoin d'une appréhension pleine, et pas de la même façon d'une appréhension du particulier.

Il faut donc continuellement aller vers cela, il faut produire dans sa mémoire ce à partir de quoi l'on fera porter l'appréhension capitale sur les réalités, et l'on découvrira aussi toutes les précisions particulières, dès lors que les esquisses les plus générales auront été bien embrassées et remémorées ; car même pour celui qui est parfaitement formé, la condition majeure de toute connaissance précise consiste à pouvoir faire usage des appréhensions avec acuité, en les ramenant à des éléments et à des formules simples. En effet, il n'est pas possible de procéder, dans toute sa densité, au parcours continu des éléments généraux, si l'on n'est pas capable, en s'aidant de brèves formules, d'embrasser en soi-même tout ce qui également a pu être connu avec précision, en particulier. C'est pourquoi, étant donné qu'une telle voie est utile à tous ceux qui sont familiers de l'étude de la nature, moi qui, en prescrivant l'activité continue dans l'étude de la nature, introduis principalement par

cela la paix dans la vie, j'ai écrit pour toi un résumé de ce genre, une présentation selon leur forme élémentaire des opinions de portée générale. [Début de page](#)

1. Les principes de l'étude de la nature

1. Préceptes méthodologiques

Pour commencer, Hérodote, il faut saisir ce qui est placé sous les sons, afin qu'en nous y rapportant, nous soyons en mesure d'introduire des distinctions dans ce qui est matière à opinion, que cela suscite une recherche ou soulève une difficulté, et pour éviter que tout ne reste sans distinction dans des démonstrations que nous mènerions à l'infini, ou bien que nous n'ayons que des sons vides. 38. Car il est nécessaire que pour chaque son, la notion première soit vue et n'ait nullement besoin de démonstration, si nous devons bien posséder l'élément auquel rapporter ce qui suscite une recherche ou soulève une difficulté, et qui est matière à opinion.

En outre, il faut observer toutes choses suivant les sensations, et en général les appréhensions présentes, tant celles de la pensée que celles de n'importe quel critère, et de la même façon les affections existantes, afin que nous soyons en possession de ce par quoi nous rendrons manifeste ce qui attend confirmation ainsi que l'inévident. [Début de page](#)

2. Principes de l'étude de la nature : l'inévident

Une fois que l'on a distinctement saisi cela, on doit dès lors avoir une vision d'ensemble sur les réalités inévidentes.

D'abord, rien ne devient à partir de ce qui n'est pas ; en effet, tout deviendrait à partir de tout, sans nu besoin d'une semence. Et si ce qui disparaît était détruit et allait dans le non-être, toutes choses auraient péri, puisque ce en quoi elles se sont dissoutes ne serait pas.

En outre, le tout a toujours été tel qu'il est maintenant, et tel il sera toujours ; car il n'y a rien vers quoi il aille changer ; car aussi, aux côtés du tout, il n'y a rien qui puisse entrer en lui et le changer.

Mais aussi, le tout est ; car, que les corps soient, c'est ce qu'atteste en toute occasion la sensation même, qu'il est nécessaire de suivre pour conjecturer, avec l'aide du raisonnement, l'inévident, comme je l'ai dit auparavant. Si ce que nous appelons vide, espace et nature intangible n'était pas, les corps n'auraient pas d'endroit où être ni à travers quoi se mouvoir, comme manifestement ils se meuvent. En dehors de ces natures, on ne peut rien parvenir à penser, par une connaissance qui embrasse ou par analogie avec les choses que la connaissance embrasse, que l'on prenne pour des natures totales et non pour ce que l'on nomme accidents ou caractères concomitants de ces natures.

En outre, parmi les corps, les uns sont des composés, les autres ce avec quoi les composés sont faits ; ces corps-ci sont insécables et immuables, s'il est vrai que toutes choses ne sont pas destinées à se détruire dans le non-être ; au contraire ils ont la force de subsister dans les dissolutions des composés, étant pleins par leur nature, n'ayant rien par où ni par quoi ils pourraient être dissous. De sorte que les principes sont nécessairement les natures corporelles insécables.

Mais aussi, le tout est illimité. Car ce qui est limité a une extrémité ; mais l'extrémité est observée à côté d'autre chose ; de sorte que, n'ayant pas d'extrémité, il n'a pas de limite ; et n'ayant pas de limite, il sera illimité et non limité.

En outre, illimité est le tout par le nombre des corps ainsi que par la grandeur du vide. Car si le vide était illimité, tandis que les corps étaient en nombre fini, les corps ne demeureraient nulle part, mais ils seraient emportés et dispersés à travers le vide illimité, n'ayant rien pour les soutenir et les renvoyer dans les chocs et si le vide était fini, les corps en nombre illimité n'auraient pas de lieu où prendre place.

Outre cela, les corps insécables et pleins, à partir desquels les composés se constituent et dans lesquels ils se dissolvent, présentent des différences de formes que l'esprit ne peut embrasser ; car il n'est pas possible que tant de différences naissent d'un nombre de formes identiques, que l'on embrasserait. Et pour chaque configuration, les atomes semblables sont en nombre absolument illimité, mais du point de vue des différences il ne sont pas absolument illimités mais seulement ne peuvent pas être embrassés, si l'on ne veut pas, pour les grandeurs aussi, les renvoyer tout simplement dans l'illimité.

Les atomes ont un mouvement continu perpétuel, et certains s'éloignent à une grande distance les uns des autres, tandis que d'autres gardent la vibration proprement dite, lorsqu'ils se trouvent détournés dans un enchevêtrement, ou sont recouverts par des atomes enchevêtrés. En effet, la nature du vide, qui délimite chaque atome en lui-même, conduit à cela, puisqu'elle n'est pas capable, de fournir un soutien ; et en même temps, la solidité qu'ils ont produit, dans le choc, la contre-vibration, dans la mesure où l'enchevêtrement permet le retour à la position initiale, à la suite du choc. Et il n'y a pas de commencement à ces mouvements, puisqu'en sont causes les atomes, et le vide. Une formule de cette force, si l'on se souvient d'une réflexion appliquée à la nature de ce qui est. [Début de page](#)

II. Développement de l'étude de la nature : structure et propriétés des corps

1. Cosmologie

Mais aussi, les mondes sont en nombre illimité, tant ceux semblables à celui-ci, que les autres dissemblables. En effet, comme les atomes sont en nombre illimité, ainsi qu'il a été démontré à l'instant, ils sont emportés au plus loin ; car les atomes, tels qu'on les décrit, dont pourrait naître un monde, ou par lesquels il pourrait être produit, ne sont pas épuisés en un seul monde, ou en un nombre limité de mondes, ni dans tous ceux qui sont tels que celui-ci, ni dans tous ceux qui en sont différents. Si bien que rien ne s'oppose au nombre illimité des mondes. [Début de page](#)

2. Gnoséologie : sens et perception

En outre, il y des répliques de même forme que les solides, qui, par leur finesse, sont fort éloignées de ce qui apparaît. Il n'est pas impossible en effet que se produisent de tels détachements dans l'enveloppe, ni que se trouvent les dispositions propres à élaborer la concavité et la finesse, ni que des effluves conservent avec précision la position et la situation successives qu'ils avaient sur les solides. Ces répliques, nous les appelons des simulacres.

En outre, le mouvement à travers le vide, qui se produit sans aucune rencontre de corps qui le heurte, franchit toute grandeur que l'on peut embrasser, en un temps

inconcevable. Le heurt et l'absence de heurt sont en effet similaires à la lenteur et à la vitesse.

Certes, ce n'est pas non plus en même temps, selon les durées qu'observe la raison, que le corps mû lui-même arrive en plusieurs endroits - car cela est impensable - et ce, alors qu'il arrive en même temps que d'autres dans le temps sensible, d'où qu'il se soit détaché dans l'illimité, non pas même depuis un lieu à partir duquel nous pourrions embrasser son mouvement. En effet, cela sera similaire à un heurt, même si, jusqu'au point que nous avons atteint, nous admettons que la vitesse du mouvement résulte de l'absence de heurt. Il est également utile de retenir cet élément-là.

Ensuite, que les simulacres soient d'une finesse insurpassable, aucun témoignage appuyé sur ce qui apparaît ne l'infirmes ; d'où aussi le fait qu'ils aient des vitesses insurpassables, car ils ont tous un passage adapté, outre que rien ne provoque de heurt, ou très peu, avec un nombre illimité d'entre eux, tandis que pour un grand nombre et même un nombre limité d'atomes, quelque chose provoque instantanément un heurt.

Outre cela, rien n'infirmes que la production de simulacres se produit aussi vite que la pensée. De fait, l'écoulement qui part de la surface des corps est continu ; il n'est pas rendu manifeste par la diminution en raison du remplissage compensatoire ; il maintient la position et l'ordre qui étaient ceux des atomes à la surface du solide pendant longtemps, même si parfois il se répand en désordre, et que des assemblages fugaces se forment sur l'enveloppe, parce qu'il n'est pas nécessaire que leur remplissage se fasse en profondeur, et qu'il existe même d'autres modes d'engendrement concernant de telles natures. Rien de tout cela n'est infirmé par les sensations, si l'on considère de quelle manière l'on rapportera les forces agissantes des réalités extérieures à nous, afin de rapporter également les co-affections.

Et il faut aussi considérer que nous voyons et discernons par la pensée les formes, lorsque, depuis les réalités extérieures, quelque chose s'introduit en nous ; car la nature propre de leur couleur, de leur forme, les réalités extérieures ne l'imprimeraient pas par le moyen de l'air, intermédiaire entre eux et nous, ni par des rayons lumineux ou des écoulements, quels qu'ils soient, allant de nous à elles, comme c'est le cas lorsque, depuis les réalités, des répliques s'introduisent en nous, de même couleur et de même forme, en fonction de l'adaptation de leur taille à la vue ou à la pensée, avec leurs mouvements rapides ; ensuite, pour cette raison, ce qui est un et continu restitue l'image, et conserve la co-affection à distance du

substrat, par la pression proportionnée qui vient de lui, et qui résulte de la vibration profonde des atomes dans le solide. Et l'image, que nous saisissons par une appréhension de la pensée ou par les organes des sens, soit de la forme soit de ses caractères concomitants, est la forme même du solide, qui se constitue selon la succession compacte du simulacre ou selon ce qui en reste.

Le faux et l'erreur tiennent dans le fait d'ajouter à chaque fois l'opinion que cela va être confirmé ou non-infirmé, tandis qu'ensuite cela n'est pas confirmé, en raison d'un certain mouvement en nous-mêmes lié à une appréhension imaginative, mais qui s'en distingue ; et par ce mouvement se produit le faux.

Car la ressemblance des phantasmes saisis comme des reproductions, qu'ils surgissent dans les rêves, ou selon d'autres appréhensions de la pensée, ou des autres critères ne saurait exister pour ce que l'on dit être et être vrai, s'il n'y avait des choses que nous appréhendons . Mais l'erreur n'existerait pas, si nous n'avions également un autre mouvement en nous-mêmes qui, tout en lui étant associé, s'en distingue ; suivant ce mouvement, s'il n'y a pas confirmation, ou s'il y a infirmation, survient le faux et s'il y a confirmation ou non-infirmation, survient le vrai. Et il faut bien conserver cette opinion, afin que les critères conformes aux évidences ne soient pas détruits, et que l'erreur, affermie de semblable manière, n'introduise le trouble partout.

Mais aussi, l'audition provient d'un souffle qui se transporte depuis ce qui parle, résonne, fait entendre un bruit ou affecte de quelque manière l'ouïe. Et ce écoulement se répand en masses ayant des parties semblables, qui conservent en même temps qu'une co-affection réciproque, une unité propre, s'étendant jusqu'à l'émetteur et produisant la sensation qui s'applique habituellement à ce dernier, et sinon rend seulement évidente sa provenance extérieure.

En effet, sans une certaine co-affection, qui ramène à la source dont elle part, il n'y aurait pas de sensation telle qu'on l'éprouve. Il ne faut donc pas considérer que l'air lui-même est informé par la voix proférée ou par des sons du même genre - il s'en faut de beaucoup qu'il puisse subir cette transformation sous l'action de la voix - mais immédiatement, lorsque nous donnons de la voix, le choc qui survient en nous provoque une expression de masses propre à constituer un écoulement fait de souffles, et cette expression provoque en nous l'affection auditive.

En outre, il faut considérer que l'odorat, comme c'est le cas pour l'ouïe, ne produirait aucune affection, si, depuis la chose, ne se détachaient des corpuscules, adaptés à cet organe sensible, propres à l'ébranler, les uns en le troublant et en le contrariant, les autres sans provoquer de trouble, et de façon appropriée. [Début de page](#)

3. Les corps simples

En outre, il faut considérer que les atomes ne présentent aucune des qualités qui appartiennent à ce qui apparaît, hormis la forme, le poids, la grandeur, et tout ce qui est nécessairement et naturellement lié à la forme. Car toute qualité change ; mais les atomes ne changent nullement, puisqu'il faut que quelque chose de solide et d'indissoluble subsiste dans la dissolution des composés, qui produira des changements non pas vers le non-être ni à partir du non-être, mais grâce à des changements de position dans de nombreux corps, et pour certains grâce à des apports et des retraits. D'où il est nécessaire que ce qui ne connaît pas de changement de position soit incorruptible et n'ait pas la nature de ce qui change, mais qu'il ait des masses et des formes propres ; en effet, il est bien nécessaire que cela subsiste. De fait, dans ce qui près de nous change de configuration par l'érosion de la périphérie, on saisit que la forme est inhérente, tandis que les qualités de ce qui change ne sont pas inhérentes, à la manière dont se maintient la première, mais elles périssent en quittant le corps tout entier. Ces éléments subsistants suffisent donc pour produire les différences des composés puisqu'il est évidemment nécessaire que certaines choses subsistent, et ne se détruisent pas en allant dans le non-être.

Pourtant, il ne faut pas considérer que toute grandeur se trouve dans les atomes, pour éviter que ce qui apparaît ne témoigne du contraire ; mais il faut considérer qu'il y a des variations de grandeur. Car, si l'on ajoute cela, on rendra mieux compte de ce qui a lieu suivant les affections et les sensations. Mais penser qu'il y a toute grandeur ne sert à rien pour expliquer les différences de qualité : des atomes devraient parvenir jusqu'à nous, en étant visibles, or on n'observe pas que cela se produise, et l'on ne peut parvenir à penser comment un atome pourrait être visible.

En outre, il ne faut pas considérer que dans le corps fini se trouvent des corpuscules en nombre illimité ni de n'importe quelle taille. De sorte qu'il faut non seulement supprimer la division à l'infini vers le plus petit, afin de ne pas exténuier toutes choses et, quand nous embrassons des corps denses, de ne pas être contraints en comprimant les êtres de les consumer jusqu'au non-être, mais en outre il ne faut pas croire que le parcours, dans les corps finis, ait lieu à l'infini, ni vers le petit.

D'abord, si l'on vient à affirmer que ces corpuscules sont en nombre illimité dans un corps quelconque, ou de n'importe quelle taille, il n'y a pas moyen de penser comment cela est possible : comment ce corps serait-il encore limité en grandeur ? Il est évident en effet que ces corpuscules en nombre illimité ont eux-mêmes une certaine taille ; et la grandeur constituée par ces corpuscules, quelle que soit leur taille, sera aussi illimitée.

D'autre part, ce qui est limité a une extrémité que l'on peut distinguer, même si on ne peut l'observer comme quelque chose qui est en soi, et il n'est pas possible de ne pas penser comme tel ce qui la suit, et ainsi, suivant la succession, en allant de l'avant, il n'est pas possible d'arriver par la pensée, en suivant ce qui est tel, au résultat que l'illimité existe.

Enfin, il faut bien penser que ce qu'il y a de plus petit dans la sensation n'est pas semblable à ce qui peut être parcouru, et n'en est pas non plus totalement dissemblable, de telle sorte qu'il présente un caractère commun avec ce qui se laisse parcourir, bien qu'on ne distingue pas en lui de parties. Mais quand, en raison de la ressemblance que procure ce caractère commun, nous pensons distinguer quelque chose de lui, à savoir une partie antérieure, et une partie postérieure, nous parvenons nécessairement à l'égalité entre elles. Nous observons ces plus petits éléments les uns à la suite des autres, en commençant par le premier, sans qu'ils soient dans le même lieu, sans que par leurs parties ils touchent les autres parties, mais fournissant les mesures pour les grandeurs en ce qui fait leur caractère propre, un plus grand nombre dans une grandeur plus grande, un plus petit nombre dans une grandeur plus petite.

Il faut considérer que cette analogie vaut pour l'élément le plus petit dans l'atome. En effet, il est évident que celui-ci diffère par la petitesse de ce qui est observé dans la sensation, mais la même analogie vaut ; car précisément, que l'atome est pourvu d'une grandeur, c'est ce que nous avons affirmé, en suivant cette analogie sensible,

nous contentant d'agrandir quelque chose qui est petit. En outre, il faut considérer que les éléments les plus petits et sans mélange sont les limites des longueurs, qui fournissent la mesure, à partir d'eux-mêmes pris comme premiers, aux grandeurs plus grandes et plus petites, cela par l'observation rationnelle appliquée aux réalités invisibles. Car la communauté qui existe entre eux et ce qui n'admet pas le passage est suffisante pour parvenir jusqu'à ce point. Mais il n'est pas possible qu'un rassemblement se constitue à partir d'eux, dans l'idée qu'ils disposeraient du mouvement.

En outre, il ne faut pas affirmer que dans l'illimité le haut et le bas sont le plus haut ou le plus bas. Nous savons bien que ce qui est au-dessus de notre tête étant susceptible, à partir du point où nous nous tenons, d'aller à l'infini, ne nous apparaîtra jamais tel, ou encore ce qui est en-dessous (pour ce que l'on pense aller à l'infini à la fois vers le haut et vers le bas par rapport au même point) ; il est en effet impossible de penser cela. De sorte qu'il est possible de prendre comme un mouvement celui que l'on pense dirigé vers le haut, à l'infini, et comme un autre celui qui est dirigé vers le bas, même si des milliers de fois ce qui se déplace à partir de nous vers des lieux au-dessus de notre tête arrive aux pieds de ceux qui sont au-dessus de nous, ou ce qui est à partir de nous se déplace vers le bas, arrive au-dessus de la tête de ceux qui sont en-dessous. Car le mouvement entier est néanmoins pensé comme s'opposant par chacun des deux aspects indéfiniment.

En outre, il est nécessaire que les atomes aient une vitesse égale, lorsqu'ils se portent à travers le vide, sans que rien ne les heurte ; en effet, les lourds ne seront pas emportés plus vite que les petits et légers, du moins quant rien ne va à leur rencontre ; et les petits ne seront pas emportés plus vite que les grands, car ils ont tous un passage adapté, du moins lorsqu'à ces derniers rien ne se heurte ; le mouvement vers le haut et le mouvement oblique résultant des heurts ne sont pas non plus, plus rapides, ni les mouvements vers le bas résultant de leurs poids propres car pour autant que l'atome conserve l'un ou l'autre, dans cette mesure il aura un mouvement aussi rapide que la pensée, jusqu'à ce qu'il y ait un heurt, par suite d'une action extérieure, ou de son poids propre s'opposant à la puissance de celui qui l'a frappé.

Mais en outre, s'agissant des composés, l'on dira l'un plus rapide que l'autre, alors que les atomes ont des vitesses égales, du fait que les atomes dans les agrégats se déplacent vers un seul lieu et selon le plus petit temps continu, même s'ils ne se déplacent pas vers un seul lieu dans les temps qu'observe la raison ; mais ils se

heurtenant fréquemment, jusqu'à ce que la continuité du mouvement parvienne jusqu'aux sens.

Car ce que l'opinion ajoute au sujet de l'invisible, à savoir que même les temps observés par la raison comporteront la continuité du mouvement, n'est pas vrai pour de tels corps, puisque du moins tout ce qui est observé ou saisi en une appréhension, grâce à la pensée, est vrai. [Début de page](#)

4. L'âme dans le composé

A la suite de cela, il faut considérer, en se référant aux sensations et aux affections - car c'est ainsi que l'on obtiendra la certitude la plus ferme - que l'âme est un corps composé de fines parties, répandu à travers tout l'agrégat, ressemblant fort à un souffle mélangé à une certaine proportion de chaleur, tantôt semblable à l'un tantôt à l'autre ; mais il y a la partie qui diffère grandement de ces mêmes éléments par la finesse de ses parties, et qui pour cette raison, est d'autant plus en co-affection avec le reste de l'agrégat. C'est tout cela que manifestent les facultés de l'âme, aussi bien les affections que l'aisance à se mouvoir, les pensées et out ce dont la privation nous fait mourir.

En outre, il faut retenir que l'âme est la cause prépondérante de la sensation. Certes, il ne lui reviendrait pas d'être la cause de la sensation, si elle n'était pas en quelque sorte protégée par le reste de l'agrégat ; et comme le reste de l'agrégat a promis à l'âme d'exercer ce rôle de cause, il reçoit lui aussi sa part de cette sorte d'accident qui lui vient de l'âme, non pas toutefois de tout ce que cette dernière possède. C'est pourquoi, si l'âme s'en va, il ne conserve pas la sensation.

Car lui ne possède pas en lui-même cette puissance, mais il la procure à une autre réalité développée en même temps que lui, et qui, grâce à la puissance constituée autour d'elle, réalisant aussitôt pour elle-même, par le mouvement, l'accident sensible, le lui transmet en retour, parce qu'elle lui est contiguë et qu'elle est en co-affection avec lui, ainsi que je l'ai dit.

C'est pourquoi aussi l'âme, quand elle se trouve dans l'agrégat, même si quelque autre partie a été enlevée, ne sera jamais insensible ; mais si elle meurt avec une partie en tel endroit, lorsque l'agrégat qui la protège est défait soit en totalité soit en partie, à condition qu'elle subsiste, elle ressent de façon aiguë la sensation. En revanche, le reste de l'agrégat, qui subsiste entier ou en partie, ne possède pas la sensation si l'âme l'a quitté, quel que puisse être le nombre des atomes qui tendent à constituer la nature de l'âme. Et en vérité, quand l'agrégat entier se défait, l'âme se répand, elle n'a plus les mêmes puissances ni ne se meut, de sorte qu'elle ne possède plus la sensation. Car il n'est pas possible de penser qu'elle sente si elle ne se trouve pas dans cet ensemble, et qu'elle fasse usage de ces mouvements quand ce qui la protège et l'enveloppe n'est plus dans l'état qui permet à l'âme, comme maintenant, d'avoir ces mouvements.

Mais voici aussi le point qu'il faut assurément méditer : l'incorporel s'applique à ce qui pourrait être pensé par soi ; or, il n'est pas possible de penser un incorporel par soi autre que le vide ; et le vide ne peut ni agir ni subir, mais offre seulement aux corps le mouvement à travers lui. Si bien que ceux qui affirment que l'âme est incorporelle parlent en l'air. Car elle ne pourrait en rien agir ni subir, si elle était telle qu'ils le disent ; mais en réalité, il est évident que l'un et l'autre sont distinctement perçus comme des accidents de l'âme.

Si l'on ramène donc tous ces raisonnements sur l'âme aux affections et aux sensations, si l'on se souvient de ce qui a été dit au début, on verra avec clarté qu'ils sont suffisamment contenus dans les esquisses pour que l'on puisse, à partir d'eux, préciser le détail avec fermeté. [Début de page](#)

5. Caractéristiques des corps composés

Mais en outre les formes, les couleurs, les grandeurs, les poids, et tout ce que l'on attribue au corps en les prenant comme toujours concomitants soit de tous les corps, soit de ceux qui sont visibles et connaissables en eux-mêmes par la sensation, il ne faut les considérer ni comme des natures qui existent par elles-mêmes - car il n'est pas possible de parvenir à penser cela - ni comme n'existant pas du tout, ni comme des réalités autres, incorporelles, qui s'ajoutent au corps, ni comme des parties du corps, mais, de façon générale, comme le corps tout entier, qui, au moyen de tous ces caractères, possède sa propre nature permanente ; et il

n'est pas possible qu'il résulte de leur mélange - comme lorsqu'à partir des corpuscules mêmes l'on constitue un agrégat plus grand, que ce soit à partir des constituants premiers, ou à partir de grandeurs inférieures à cet ensemble donné - mais c'est seulement, comme je le dis, au moyen de tous ces caractères qu'il possède sa propre nature permanente.

Et tous ces caractères relèvent d'appréhensions propres, et comportent des éléments distinctifs, bien que l'ensemble dense leur reste conjoint et n'en soit en aucun cas séparé : ce qu'on lui attribue l'est d'après la notion dense du corps.

En outre, il arrive souvent aux corps, et ils ne leur sont pas joints durablement, des accidents qui ne sont pas au nombre des invisibles, sans être non plus des incorporels. De sorte que, si nous nous servons de ce nom suivant l'acception la plus courante, nous rendons manifeste que les accidents n'ont pas la nature du tout, que par le rassemblement, suivant l'ensemble dense, nous appelons corps, pas plus qu'ils n'ont la nature de ce qui lui est joint durablement, sans quoi il n'est pas possible de penser le corps. Chacun de ces caractères pourrait être nommé d'après certaines appréhensions, tandis que l'ensemble dense reste joint, mais au moment même où l'on observe que chacun d'eux est concomitant, puisque les caractères accidentels ne sont pas joints en permanence au corps.

Et il en faut pas exclure de l'être cette évidence-là, sous prétexte qu'ils n'ont pas la nature du tout dont ils sont concomitants - que nous appelons aussi corps -, ni celle des réalités qui lui sont jointes en permanence, mais il ne faut pas non plus penser qu'ils sont par eux-mêmes - car cela n'est pensable ni pour eux ni pour les caractères concomitants permanents - au contraire, c'est ce qui précisément apparaît, il faut penser que tous les caractères accidentels sont relatifs au corps, qu'ils ne lui sont pas joints en permanence et n'ont pas non plus par eux-mêmes le rang d'une nature, mais, suivant la manière dont la sensation même les particularise, c'est ainsi qu'on les observe.

En outre, il faut méditer avec force le point suivant : il n'y a certainement pas à mener la recherche sur le temps comme sur le reste, c'est-à-dire tout ce que nous cherchons en un substrat, et que nous rapportons aux prénotions considérées en nous-mêmes, mais nous devons, par analogie, nous référer à l'évidence même, suivant laquelle nous parlons tout en nous, congénitalement. Et il ne faut pas changer les termes pour d'autres qui seraient meilleurs, mais il faut se servir à son

propos de ceux qui existent ; et il ne faut pas non plus lui attribuer quelque autre chose, dans l'idée que son être est identique à cette propriété - c'est bien là ce que font certains -, mais il faut surtout raisonner avec précision sur cette seule chose : à quoi nous lions ce caractère qui lui est propre, et par quoi nous le mesurons. Celui-ci en effet ne requiert pas une démonstration mais un raisonnement précis, du fait que nous le lions aux jours et aux nuits et à leurs parties, tout comme aux affections et aux non-affections, aux mouvements et aux repos, concevant en retour que ceci même, par quoi nous désignons le temps, est un certain accident particulier, qui a rapport à ces choses. [Début de page](#)

6. Générations, évolution

En plus de ce qui a été dit auparavant, il faut considérer que les mondes et tout composé limité, présentant une forte ressemblance de forme avec ce que nous voyons, sont issus de l'illimité, et tous se sont séparés à partir d'amas particuliers, qu'ils soient plus grands ou plus petits ; et à l'inverse, tous se dissolvent, les uns plus vite, les autres plus lentement, les uns le subissent par l'effet de tels agents, les autres de tels autres. En outre, il ne faut pas considérer que les mondes ont nécessairement une seule configuration, mais ils sont différents, car les uns sont sphériques, d'autres ovoïdes, et d'autres ont d'autres formes ; ils n'ont pas cependant toutes les formes possibles.

Il ne faut pas considérer non plus qu'existent des vivants qui se sont séparés de l'illimité. De fait, personne ne saurait démontrer que dans tel monde pourraient ne pas être comprises les semences dont les vivants, les plantes et tous les autres êtres que l'on observe sont formés, et dans tel autre ils ne pourraient l'être. On doit pareillement considérer qu'ils croissent de la même façon que sur terre.

En outre, il faut comprendre que la nature aussi a reçu des réalités mêmes un enseignement multiple et varié, qu'elle a été contrainte par eux, et que plus tard le raisonnement a introduit des précisions et ajouté des découvertes à ce que la nature transmettait, dans certains cas plus vite, dans certains autres plus lentement, dans certaines périodes et moments, suivant des progrès plus importants, dans d'autres, suivant des progrès moindres.

De là, il suit que les noms au début ne sont pas nés par convention, mais les natures mêmes des hommes qui, selon chaque peuplade, éprouvaient des affections particulières et recevaient des impressions particulières, chassaient de façon

particulière l'air, comme le disposait chacune des affections et impressions, pour qu'à un moment il se fit une différence selon les lieux qu'occupaient les peuplades. Ensuite, c'est en commun que l'on fit une convention dans chaque peuplade sur les éléments particuliers, afin de rendre les désignations moins ambiguës les unes par rapport aux autres, et plus concises ; et les réalités qui n'étaient pas visibles avec les autres, ceux qui les concevaient les introduisaient en faisant circuler des sons, qu'ils étaient poussés à proférer, tandis que les autres, qui les adoptaient au moyen du raisonnement, en suivant la cause prédominante, parvenaient ainsi à les interpréter.

[Début de page](#)

III FONCTION ET FINALITE DE L'ETUDE DE LA NATURE

1. Contre la théologie astrale

En outre, dans le domaine des réalités célestes, il faut considérer que le mouvement, le solstice, l'éclipse, le lever, le coucher, et les choses du même ordre se produisent sans que quelqu'un en ait la charge, qui les mette en ordre ou doive les mettre en ordre, et conserve en même temps son entière félicité jointe à l'incorruptibilité - en effet, les occupations, les soucis, les colères et les bienfaits ne s'accordent pas avec la félicité, mais ceux-là surviennent dans la faiblesse, la peur et le besoin de proches -, et inversement sans que des êtres qui, en même temps qu'ils seraient du feu compact, disposeraient de la félicité, produisent ces mouvements-là, par leur volonté ; mais il faut préserver dans sa totalité la majesté, en suivant tous les noms qui se rapportent à de tels notions, et à condition qu'il n'en résulte pas d'opinions opposées à la majesté ; sinon, l'opposition même produira le plus grand trouble dans les âmes. Cela étant dit, on doit considérer que c'est parce qu'il s'est produit des interceptions résultant, à l'origine, de ces amas, lors de la naissance du monde, que se produisent cette nécessité et ce mouvement circulaire.

[Début de page](#)

2. Etude des réalités célestes et explication multiple

En outre, il faut considérer que la tâche de l'étude de la nature est de préciser exactement la cause afférente aux questions capitales, et que la félicité dans la

connaissance des réalités célestes se réalise à ce moment-là, lorsque l'on sait quelles sont les natures que l'on observe dans ces réalités célestes, et tout ce qui leur est apparenté, pour parvenir à la précision qui conduit à cette fin.

De plus, sur de telles questions, il faut considérer qu'il n'y a pas de mode explicatif multiple, pas plus que la possibilité que cela soit autrement que cela n'est, et qu'il n'y a simplement rien dans la nature incorruptible et bienheureuse qui suggère la division ou le trouble ; et il est possible par la réflexion de saisir que cela est seulement ainsi.

Et il faut penser que ce que produit l'enquête portant sur le coucher, le lever, le solstice, l'éclipse, et toutes choses apparentées, ne contribue plus à la félicité que donne la connaissance : au contraire ceux qui ont examiné tout cela, tout en ignorant quelles sont les natures et quelles sont les causes capitales, ressentent des peurs semblables à celles qu'ils éprouvaient s'ils n'avaient pas ce savoir en plus ; peut-être sont-elles même plus nombreuses, toutes les fois que l'effroi résultant des remarques accumulées sur ces réalités célestes empêche d'obtenir la solution, ainsi que la maîtrise des questions capitales.

C'est pourquoi nous découvrons un plus grand nombre de causes aux solstices, couchers, levers, éclipses et modes du même ordre, tout comme pour les faits particuliers. Et il ne faut pas considérer que notre manière d'en user avec ces choses n'apporte pas en retour une précision suffisamment grande pour atteindre un état sans trouble, de félicité. De sorte qu'il faut, en observant par comparaison de combien de façons le semblable se produit auprès de nous, raisonner sur les causes touchant les réalités célestes et l'inévident en totalité, méprisant ceux qui ne reconnaissent pas ce qui est ou devient d'une seule façon, ni ce qui a plusieurs façons d'arriver, pour les réalités qui transmettent l'image à grande distance, et qui de plus ignorent même dans quelles situations il n'est pas possible d'être sans trouble. Si donc nous pensons tout à la fois qu'il est possible à une chose de se produire de telle façon, et quels sont les cas où il est possible semblablement de parvenir à l'absence de trouble, lorsque nous découvrirons que cela arrive de multiples façons, nous serons sans trouble, comme si nous savions que cela arrive de telle façon. [Début de page](#)

3. Du trouble à l'ataraxie

En plus de toutes ces considérations d'ensemble, il faut bien penser que le trouble capital pour les âmes des hommes tient à ce qu'ils forgent l'opinion que ces réalités sont bienheureuses et incorruptibles et ont aussi en même temps des volontés, des actions, des causes, qui sont contraires à ces caractères, et il tient également à ce qu'ils s'attendent toujours - ou le redoutent - à quelque chose d'éternellement terrible, en raison des mythes ou encore de l'insensibilité qu'il y a dans l'état de mort, qu'ils craignent comme si elle pouvait les atteindre, et il tient aussi au fait que ces affections sont moins dues à des opinions qu'à une disposition d'esprit irrationnelle : il s'ensuit qu'en ne définissant pas ce qui est à craindre ils (les hommes) ressentent un trouble égal à celui qu'ils auraient s'ils en formaient des opinions, ou même plus intense. Mais l'ataraxie consiste à être affranchi de tous ces troubles et à garder continuellement en mémoire les éléments généraux et capitaux.

De là suit qu'il faut s'attacher à tout ce qui est présent, et aux sensations - aux sensations de ce qui est commun selon ce qui est commun, aux sensations de ce qui est particulier selon ce qui est particulier - et à toute évidence présente, selon chacun des critères ; si nous nous appliquons à cela, nous découvrirons de façon correcte la cause d'où provenaient le trouble et la peur, et nous nous affranchirons, en raisonnant sur les causes des réalités célestes et de tout le reste qui en permanence advient, de toutes ces choses qui effraient les autres hommes au dernier degré.

Voilà, Hérodote, les points récapitulatifs les plus importants sur la nature de toutes choses, que j'ai résumés à ton intention. De sorte que ce discours saisi avec précision permettra, je pense, à quiconque, même s'il n'en vient pas à toutes les précisions particulières, d'acquérir une vigueur incomparable par rapport aux autres hommes. Et par lui-même il clarifiera beaucoup de questions particulières, car la précision que j'y ai introduite suit la doctrine complète et ces éléments mêmes, conservés en mémoire, lui viendront en aide continuellement. En effet, ces éléments sont tels que ceux qui ont déjà mené, avec une précision suffisante ou complète, des études particulières, peuvent, en ramenant à des appréhensions de ce genre, faire porter la plupart de leurs parcours sur la nature dans son ensemble ; et tous ceux qui ne font pas totalement partie du groupe même des confirmés, grâce à ces éléments et sur un mode non verbal, effectuent à la vitesse de la pensée un parcours des éléments capitaux, pour gagner la paix. [Début de page](#)